

que je n'ai rien vu, rien entendu... Et d'ailleurs quand je me rappellerais...

—Pardon, ma cousine, interrompit don Gusman d'Evanez. Votre mémoire est en défaut, c'est tout simple, et ce n'est pas elle que nous devons interroger. Mais il est un fait qui pourrait nous mettre sur la trace de la vérité. Votre chambre, dona Fernande, est située de telle sorte qu'on n'y saurait parvenir qu'en connaissant parfaitement l'agencement intérieur des communications du château. D'après votre propre aveu, l'insolent s'est introduit chez vous par une porte que nul étranger avant lui n'avait franchie... Qui donc avait découvert le secret de cette porte ?

—Moi ! répondit une voix qui alla vibrer au fond de tous les cœurs. Par un mouvement spontané, l'assemblée entière se retourna. C'était don Diégo de Soria qui était entré sans qu'on l'eût aperçu.

—Vous ! s'écria Fernande en frémissant.

Diégo baissa la tête et ne répondit pas.

Valdesillas échangea un rapide regard avec la marquise, et s'adressant à Diégo ;

—Il y a longtemps, dit-il, que je voulais vous dire tout ce que je pensais de vous. Mais j'avais déjà la réputation d'un grondeur, d'un vieillard mécontent de tout, et j'en étais venu à me défier de moi-même. D'ailleurs, l'occasion me manquait. Elle s'offre aujourd'hui, et je la saisis au vol, señor Diégo.

—Eh ! mon Dieu ! je vous sais par cœur, mon bon Valdesillas, interrompit Diégo avec ironie. Vous avez comme cela des colères qui vous emportent beaucoup trop loin, mais qui ont au moins cela de bon qu'elles s'éteignent aussi promptement qu'elles se sont allumées. Je parierais que vous allez me dire quelque injure, n'est-ce pas ?

—Je ne vous direz, señor Diégo, qu'une simple et dure vérité. Vous avez déshonoré une femme, et c'est d'un lâche ; vous avez souillé le sang de votre race, et c'est d'un mauvais fils, entendez-vous ? Voilà les injures que j'avais à vous dire, monsieur : et soit instinct, soit pressentiment, je les pense depuis le jour où la mort de don Ruiz a livré à un frère indigne et félon l'héritage du beau nom de Soria.

—De grâce ! murmura la marquise, et jetant à Valdesillas un regard suppliant.

—Prenez garde, señor, dit Diégo dont la fureur comprimée avait blanchi les lèvres, prenez garde ! Vos paroles sont plus que sévères, et peut être vous repentirez-vous de les avoir prononcées.

—Valdesillas a raison, dit Cristoval de Fonseca, et si une chose m'étonne, c'est que la rougeur ne vous soit pas montée au front, c'est que le frémissement de nos épées à tous n'ait pas réussi encore à appeler la vôtre hors du fourreau !

Et don Cristoval joignait le geste à la menace.

—Un instant, señor, répliqua Diégo ; modérez cette fougueuse impatience, ou plutôt réservez-la pour une meilleure occasion. Vous ne pouvez me refuser le temps d'expliquer, sinon de justifier ma conduite. Or, sans vouloir nier ici aucun de vos droits sur dona Fernande, permettez que ce soit en sa seule présence et devant sa mère que j'essaie d'obtenir mon pardon. Je crois être excusable, et je prie la marquise d'Ovéda d'en juger. Quelle que soit sa décision, je jure de m'y soumettre. Si scrupuleux

que vous soyez, señors, n'aurez-vous pas confiance dans le jugement d'une mère, et ne le confirmeriez-vous pas quand elle l'aura prononcé ?

Un signe d'assentiment universel avertit la marquise qu'elle pouvait se conformer au désir de Diégo. Elle fit signe à Fernande d'entrer la première dans la pièce voisine, après quoi elle s'y rendit elle-même, suivie de don Diégo.

La porte retomba lentement. Un malaise inexplicable semblait régner entre ces trois personnages qu'une si étrange circonstance venait de réunir. Mais cette incertitude ne fut point de longue durée. Aussitôt qu'elle se fut assurée qu'on ne pouvait les entendre, la marquise vint à Diégo et lui dit d'une voix brisée :

—Eh quoi ! Diégo, serait-il vrai ?...

Fernande attendait la réponse avec anxiété.

—Rien de tout cela n'est vrai, madame, répondit le jeune homme.

—En effet, s'écria Fernande, cette voix que j'ai entendue pour la seconde fois cette nuit, cette voix dont le son est encore là, présent à mon oreille...

N'était pas la mienne, n'est-ce pas ? Vous avez raison, Fernande, ce n'est pas moi qui aurais tant osé, ce n'est pas moi qui aurais voulu, par cet acte de coupable folie, donner raison à mes ennemis contre moi. Non ! je n'ai pas commis ce crime infâme, mais je viens vous sauver de ses conséquences terribles ! Vous avez repoussé mon amour, Fernande, acceptez mon dévouement ! Vous devez cette faveur à mes prières, ce prix à ma confiance, cette satisfaction à votre honneur ! j'ignore qui a pu être assez téméraire pour s'introduire cette nuit chez vous ; mais je crois que cet homme, quel qu'il soit, s'y est introduit malgré vous. Insensé ou coupable, je suis sûr que vous l'avez chassé honteusement. Maintenant, on me sait aventureux, léger, irréfléchi ; que je prenne la responsabilité de cette faute, que j'offre de l'effacer sur-le-champ, et personne ne doutera de ma sincérité... Prononcez donc, Fernande... mais, au nom du ciel, au nom de votre réputation compromise, ne songez plus au couvent ! N'oubliez pas qu'une semblable retraite serait une sorte d'aveu qui vous perdrait... Rappelez-vous surtout que si, aux yeux du monde, le couvent peut expier une faute, il ne la répare jamais !

—Ainsi, dit la marquise, vous voudriez...

—Epouser Fernande ;—oui, madame. Quel hommage plus éclatant puis-je rendre à sa vertu ?... En m'accusant, je la justifie... Au lieu d'une esclandre fatale, on ne verra plus dans l'événement de cette nuit qu'une folle équipée de jeune homme, que la démarche inconsidérée d'un étourdi. On me blâmera, mais Fernande sera sauvée... Oh ! répondez, madame, que faut-il que j'espère ?

—Si ma fille y consent !.. dit la marquise en l'interrogeant du regard.

Fernande n'aimait ni ne haïssait Diégo. Jusqu'alors le souvenir de Don Ruiz avait fermé son cœur à tous les vœux de ses nombreux prétendants. Mais aujourd'hui une voix plus forte s'élevait en faveur de Diégo. Confiant et généreux, il venait se présenter à Fernande, non pas sous le masque intéressé de l'amant qui sollicite, mais avec la noble abnégation de l'ami qui se dévoue. Rien ne pouvait la sauver du déshonneur, pas même la mort. Et lui